

MÉMOIRE DE HUBBERT



MÉMOIRE DE LOUBLIEUX

Réalisations et prolongements d'une résidence de Charlie Boisson au Creux de l'Enfer en 2021



Dé, 2021 réalisé avec le forgeron Pierre Pagès,
utilisé pour jouer les oublies,
notamment sur le marché de la ville de Thiers
(résidence au Creux de l'Enfer), 4 × 4 × 4 cm

Couverture &
quatrième de couverture
Sans titre
117 × 19 × 11 cm

p. 2-3
Amour et pensée
118 × 19 × 10 cm

p. 4-5
Obladi oblata (WTF)
125 × 17 × 9 cm

p. 6-7
Malpaudrie
116 × 20 × 12 cm

p. 8-25
La bonne pente
133 × 27 × 3 cm

p. 26-27
Soak panari
92 × 15 × 2 cm

p. 28-29
Bertula
90 × 14 × 10 cm

p. 30-31
Maman Brigitte
120 × 11 × 10 cm

p. 9
« Introduction »
Sophie Auger-Grappin
Directrice du Creux de l'Enfer

p. 11
« L'oublie cachée dans la ruche,
ou la passion du métier »
Yoann Dumel-Vaillet

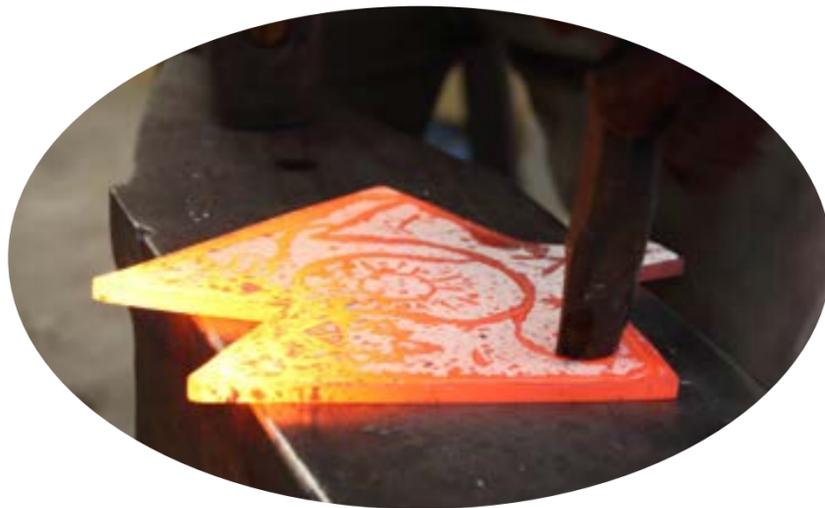
p. 20
« Le fonte des glaces »
Elsa Vettier

L'OUBLIE CACHÉE DANS LA RUCHE, OU LA PASSION DU MÉTIER

Yoann Dumel-Vaillet

« Si janvier ne janvoie, si février ne févroye,
mars vient qui ne laisse rien. »
Dicton populaire

À la mémoire de Willy Bakeroot



Travail de forge avec Pierre Pagès,
au Creux de l'enfer, mai 2021



Cuisson d'oublies sur le marché
de la ville de Thiers



Oublies

Il était commun chez les marchands ambulants qui, par ici, ont pratiquement disparu, de réclamer à grands cris qu'on ne les oublie pas. Reste que c'est bien au marchand d'oublies que les *Cris de Paris* font tout spécialement dire :

Et moy qui suis un oublieux

Les portans en aucune saison

Pas ne dois estre oubliez :

Car j'en suis

C'est bien la raison¹

Être oublié lui-même, voilà le comble de l'oublieur. À lui revient le jeu homophonique liant les oublies au souvenir latent, à une mémoire sociale qui entoure encore, fantomatiquement, les pâtisseries et autres plaisirs sucrés consommés lors des fêtes foraines. C'est ainsi, précisément parce que l'oublieur revendique l'oubli comme sa prérogative, qu'il importe d'interroger sa mémoire.

Les oublies, désuètes mais dont les moules gardent mémoire de la forme, racontent une singulière histoire parmi les pâtisseries. Sur des siècles elle s'est jouée entre deux plaques de fer, par les rues, dans les foyers le soir, sur quelques coups de dés accompagnés de chants. C'est une histoire d'oublis et de substitutions, de transformations et de survivances, qui s'écoute à présent aux portes de la légende.

Au départ, il est question de l'origine sacrée de ce pain – dont le nom, en propre, n'a rien à voir avec l'oubli, mais avec l'oblation. Les oublies sont littéralement des pâtisseries offertes, du latin ecclésiastique *oblata*, des « offrandes » au sens religieux du terme². Mais quand le mot apparaît en français au XI^e s., l'oublie désigne spécifiquement l'hostie, le pain eucharistique – don de Dieu

plutôt qu'offrande humaine. Selon le dogme de la transsubstantiation, ce pain azyme cuit aux fers est alors, par l'opération du Saint Esprit, le corps du Christ qui, dans la communion, s'offre aux fidèles en nourriture. C'est le pain de la Cène que Jésus, qui célèbre *seder* le soir de Pessa'h, offre à ses disciples avec le vin qui est son sang³. Parallèlement à la *matsa*, dont la consommation rituelle rappelle la libération du peuple juif, l'hostie se rattache, dans le comput chrétien, au dimanche de Pâques : elle célèbre la résurrection du Christ d'entre les morts, au troisième jour⁴.

Mais au cours du XIII^e s., les oublies, avec leur nom, leur recette et leur mode de cuisson, se diffusent hors du cadre liturgique de l'église. Ces hosties non consacrées se fondent dans les usages marchands et l'univers de la culture populaire. Elles y rencontrent un fonds de coutumes, de croyances et de représentations, où elles vont jouer un rôle particulier. Au passage, leur recette se diversifie et s'enrichit. Elles se distinguent des hosties en se faisant parfois plus grasses, avec du beurre ou du fromage, et surtout plus sucrées par l'ajout de miel, ultérieurement de sucre. Jusqu'au XVIII^e s. leur diffusion est l'apanage de marchands ambulants, apprentis de la corporation des oublieurs, qui est exclusivement masculine. Ils opéraient le soir venu, visitant les lieux publics ou privés où ils étaient conviés. À la suite d'incidents et de dérives⁵, ce colportage se fera en journée et reviendra de préférence à des marchandes, qui sauront préserver certains traits de la profession. Leurs pâtisseries, en forme de cornet, sont rebaptisées « plaisirs » et s'adressent surtout aux femmes ou aux enfants⁶.

Cette sécularisation, de l'oublie-hostie à l'oublie-plaisir, décrit un phénomène très riche et ambivalent. Par la distinction due à leur

1 Antoine Truquet, *Les Cris de Paris*, Paris, veuve Jean Bonfons, 1545, n.p.

2 Elles renvoient, pour l'anthropologie symbolique, au modèle de l'offrande céréalière et agricole du pain, adressée à la divinité selon les principes d'un sacrifice – lequel paraît, spécialement en termes de substitution, régulièrement conçu par analogie avec le sacrifice animal. L'offrande propitiatoire de pain est une pratique dont on retrouve des traces très anciennes, qui est en outre bien attestée dans le christianisme (voir Max Währen, « Pain, pâtisserie et religion en Europe pré- et protohistorique. Origines et attestations culturelles du pain », *Civilisations*, vol. 49, n° 1/2 (2002), p. 381-400).

3 Voir, dans les évangiles synoptiques : Mt. 26 : 26-29 ; Mc. 14 : 22-25 ; Lc. 22 : 19-20. Dans l'évangile de Jean (6 : 32-35, 48-58), Jésus s'était déjà présenté comme un pain qui est la vie : par parabole, le Christ est une oublie.

4 Pâques, dont le nom vient de Pessa'h, garde le sens étymologique d'un « passage », qui s'opère alors à travers la mort. Après sa résurrection, le Christ réitère auprès des pèlerins d'Emmaüs ce partage du pain à l'origine de la messe (Lc. 24 : 30).

5 À Paris, une ordonnance de 1722 interdit leur colportage. Non seulement des oublieurs s'étaient fait dépouiller et agresser, mais certains s'étaient eux-mêmes rendus coupables de larcins en se faisant, puisqu'ils pouvaient étudier l'intérieur des foyers, « vendeurs de vol » ou cambrioleurs eux-mêmes, officiant notamment au service du célèbre brigand Cartouche (1693-1721). Voir Rolande Bonnain, « D'une pâtisserie cérémonielle : usage de l'oublie », *Ethnologie Française*, vol. 23, n° 4, 1993, p. 550.

6 Voir *ibid.*, p. 550-551.

fonction religieuse, les oublies possèdent leur propre confrérie. Réglementé dès 1270, le métier d'oublieur, qui garde la charge de la fabrication des hosties, est directement lié à celui de pâtissier⁷. À ce titre, l'évolution des oublies, à partir de la recette des hosties, joue un rôle dans l'identification progressive de la pâtisserie à des préparations sucrées, s'inscrivant dans la promotion culinaire et marchande de ce goût. Si miel et sucre ont aussi vocation à conserver les aliments, ce sont ici leur saveur et son plaisir qui préserveraient une forme du souvenir : le passage qui s'opère alors, du sacré vers le sucré, s'apparente à un jeu de transfert et de substitution, qui ne se payerait pas simplement de mots.

L'ambivalence de l'oublie tient à ce que la consommation d'un pain qui lui ressemble se maintient, avec des divergences d'interprétation, dans les églises chrétiennes. Pour autant qu'il soit cuit sans levain, leur similitude matérielle reste patente⁸. D'autre part, la diffusion marchande des oublies profanes se définit d'une manière singulière, par laquelle l'oublie demeure une « pâtisserie cérémonielle⁹». Dès le xiii^e s., elle est au cœur d'une économie sociale qui possède ses propres règles : ce sont essentiellement des règles du jeu, fondées sur le hasard. Le jeu aux oublies, pratiqué aux dés, est remarquablement codifié. Il apparente l'ensemble des interactions socio-économiques de leur marchand à un complexe rituel, dont on peut chercher les raisons symboliques et les motifs sous-jacents.

Tenant sa lanterne et portant son panier sur le dos, l'oublieur n'apparaissait jamais par les rues qu'au soir tombé. Il se signalait par son cri de métier et on l'appelait des foyers ou des tavernes, où il entrait jouer sa marchandise. Aussitôt gagnées aussitôt consommées, les oublies servaient, au terme du repas, d'équivalent à nos desserts. Dans un contexte bien différent de la messe et en des quantités tout autres, elles étaient régulièrement accompagnées de vin.

Une « main¹⁰ » d'oublies s'obtenait donc selon la réponse donnée par l'arrêt des dés ou, plus tard, de l'aiguille d'une roulette. Ces règles impliquent que l'oublie-marchandise ne relève pas, en principe, d'une économie commerciale : on peut miser dessus à gré, mais elle ne s'achète pas. Perdre revient à perdre son argent ; gagner, à obtenir les pâtisseries *grat*is. En cela les oublies demeurent singulièrement *offertes*. Si la signification effective de leur nom s'en voit préservée par les règles du jeu, leur vocation sacrée paraît laisser des traces, qui se traduisent ou se travestissent dans ces pratiques ludiques.

Lethno-historienne Rolande Bonnain s'est attachée au sens latent de ce cérémonial, interrogeant la provenance symbolique des oublies offertes et la nature des médiations auxquelles se prête leur marchand. Par un faisceau d'indices qui ont trait à son attirail et à ses pratiques, elle estime que l'oublie séculière, qui a perdu le sens d'une communion avec le Christ, suppose une communication occulte avec le monde des morts.

Apparaissant aux heures vespérales, les oublieurs avaient semblé-t-il quelque chose d'inquiétant¹¹. La rumeur de leurs cris pouvait se confondre avec ceux du crieur de morts annonçant les décès¹². Si l'oublieur se plaint de se mettre en marche à « l'heure propice aux filous¹³ », le soir et la nuit sont aussi propices aux apparitions des fantômes, esprits et autres revenants. Or, que font ces derniers, se rappelant aux vivants, sinon de réclamer qu'on ne les oublie pas ? Il est possible que « par un jeu de mots tournant autour du souvenir, l'oblayer devenu l'oublieux, en criant sa marchandise, rappelle les obligations que l'on doit aux défunts¹⁴ ».

Pour saisir cette intuition, il faut préciser que la mise maximale, soit le *real game* de cette affaire, portait sur toute la cargaison d'oublies. Si l'oublieur perdait, il devait aussi céder son panier, qu'il ne pouvait récupérer autrement qu'en le gagnant ultérieurement aux dés. Ce renversement des rôles accorde une importance particulière au panier lui-même. Il présente une forme caractéristique de sablier ou de diablo, qui lui confère une allure anthropomorphe – l'évocation d'un corps pouvant aussi tenir à sa dénomination courante de corbillon. Il possédait en outre, en langue de métier, un autre nom : les oublieurs le nommait « coffin ». Du latin emprunté au grec, *cophinus* : « panier, corbeille », ce nom pouvait au xii^e s. désigner spécialement le cercueil, polysémie qu'il conservait au xvi^e s.¹⁵. Selon Rolande Bonnain, le corbillon pouvait ainsi évoquer un « cercueil à forme humaine, donc par métonymie un défunt¹⁶ ». Elle convoque à ce sujet un texte étonnant du xviii^e s. qui, sous forme de devinette dont la réponse est le corbillon de l'oublieur, l'assimile à un corps sacrificiel dans un contexte mortuaire, la consommation de son contenu évoquant l'anthropophagie :

*J'ay presque autant de mains qu'en avoit Briarée,
Hors du corps chaque nuit on me les fait sortir,
Et sans pouvoir les garantir,
Il n'en sort point qui ne soit dévorée.
Avant les funestes momens
Où je dois souffrir ce dommage,
On entend dans le voisinage
Le bruit fatal & les prompts mouvemens
De plusieurs ossemens*¹⁷

De ce corps du corbillon personifié sont extraites une multitude de mains / pains qui se font manger – les deux derniers vers évoquant la fatalité du sort, dans une atmosphère macabre : ils font allusion aux dés, qui étaient faits d'os. De telles connotations ne devaient pas être si éloignées de l'image que pouvait susciter l'attirail, la marchandise et le jeu de l'oublieur. On les retrouve dans les gestes normés qui marquaient ses pratiques. Celui qui avait perdu son corbillon devait, avant de partir, chanter une chanson¹⁸. De ces chants, volontiers grivois au xviii^e s., il reste peu de traces, mais un détail interroge : pendant qu'il chantait, l'oublieur faisait tourner un plat sur la table avec le bout du doigt. Quelle magie est-ce cela ? Ce geste rituel présenterait un

caractère technique : Rolande Bonnain indique qu'il relève de la divination¹⁹.

Ainsi « chanter la chanson signait la fin d'une cérémonie dont le sens était caché et qui renvoyait à la sources des biens terrestres à l'aide de procédés divinatoires²⁰ », les attributs et pratiques de l'oublieur contribuant à

*construi[re] un espace de références [...] qui permettent de préciser la signification de l'échange comme du personnage de l'oublieur lui-même. [...] On se trouverait donc dans une séquence où les figures du hasard délivrent le message de l'au-delà. [...] Si l'hypothèse [...] s'avère exacte, ce sont les âmes des défunts qui décident du montant du présent et récompensent en retour le joueur-consommateur. L'oublie serait alors un moyen de communication entre la sphère des vivants et celle des morts*²¹.

Il demeure néanmoins difficile de savoir si les acteurs en présence avaient conscience de ce qui se tramait au travers de leur jeu – les morts eux-mêmes en gardant le secret au tombeau. Cette lecture exhume une dimension latente, elle-même fantomatique et peut-être essentiellement inconsciente du rituel enrobant la forme séculière de cette pâtisserie. Renouveler son pari interprétatif suppose que les coordonnées symboliques des oublies religieuses puissent s'être retrouvées, altérées, dans le dispositif performatif de cette tradition de métier. Cela implique qu'un fonds de croyances sur les morts et leur relation aux vivants ait pu recueillir ces ingrédients spirituels, qui entraient encore dans la recette des oublies profanes.

Dans cette sécularisation ambiguë, l'oublie se trouve au centre d'un rituel où elle constitue, à nouveau, un don substantiel émanant d'un monde invisible. Quand les gestes et les chants de l'oublieur se substituent à la liturgie du prêtre, ce n'est plus le Saint Esprit qui opère la transsubstantiation du pain, mais les esprits des morts qui investissent les oublies et communiquent à travers elles. Ces pains, engraisés et sucrés, deviennent gages de vie et de chance pour l'avenir. Ils portent une « bonne nouvelle » qui n'est certes plus évangélique, voire pas très catholique – en cause ce jeu de hasard qui confinerait à l'occultisme. Pour autant, il faut envisager que cette récupération profane ait pu, de la résurrection pascalle que célèbre l'hostie, trouver à faire son miel.

Cette piste, qui s'entend en plusieurs sens, invite d'abord à préciser la relation de l'oublieur avec son corbillon, qu'il pouvait perdre et recouvrer par le jeu. On ne saurait dire que l'oublieur « lui-même, n'est rien » et que c'est seulement sa marchandise qui « lui affecte ce rôle de transmission de la volonté des morts²² » : si son panier s'identifie à un cercueil ou à un corps, on peut supposer qu'il s'agit de celui de l'oublieur lui-même. Autrement dit lorsqu'il perd, du même coup de dé, sa marchandise et son panier, l'oublieur meurt symboliquement. Concrètement, sa tournée y trouvait son terme et il ne pouvait plus exercer son métier. Cela représentait, sans nul doute pour lui, un sacrifice dont il était la victime, ou *hostia* en latin. Mais à ce don sacrificiel et cette humiliation encore devait-il consentir,

selon les règles de son propre jeu. Que son corbillon s'identifie à son corps, et qu'il en fasse don avec ses oublies, lui confère un statut bien particulier.

L'oublieur qui chante en faisant tourner le plat n'est pas un simple messager des morts, il s'agirait plutôt, inclusivement, de leur porte-parole : sa prosopopée et les gestes qui l'accompagnent émanent d'un esprit séparé de son corps. C'est cela qui lui confère sa compétence divinatoire et fait de lui une figure médiatrice, ou même initiatique. En l'occurrence, l'usage qui consistait à suspendre aux huis ou aux fenêtres le corbillon gagné sur l'oublieur indique qu'il ne pouvait le récupérer de manière immédiate²³. Il était contraint de revenir auprès du joueur, présentant des oublies à miser contre son corbillon perdu. Si ce retour de l'oublieur se comprend comme la revenance d'un esprit aspirant à regagner son corps, sa recouvrance du corbillon implique *de facto* sa résurrection. Une règle ou norme spécifiait-elle ce délai ? D'aucun ayant, dit-on, mis trois jours.

L'oublieur s'apparente ainsi, dans une version profane de métier, à une figure de Christ. Non seulement il offre des pains azymes accompagnés de vin, mais si le hasard, substitué à la volonté divine, voulait qu'il perdît à son propre jeu, il faisait don de son corps symbolisé par son panier. Il « mourait » alors mais connaissait un état transitoire, qui lui permettait de réintégrer ce réceptacle de sa subsistance, pour gagner sa vie à nouveau. La consommation de l'hostie célébrant à la fois la Cène et la Passion, l'ensevelissement et la résurrection du dieu, l'économie sacrificielle du jeu aux oublies paraît préserver, par un étonnant transfert, la mémoire perdue des *oblata* sacrées.

Après sa descente aux Enfers, le Christ ressuscite à la fête printanière de Pâques. Si les chrétiens (catholiques) peuvent en consommer à chaque messe, l'hostie garde un lien spécial avec le dimanche pascal, au centre du culte. Pour autant que les oublies profanes transposent dans leur jeu ce rituel et sa mythologie, leur intégration dans le cycle annuel représente une question décisive.

À l'instar de leurs sœurs consacrées, les oublies séculières s'inscrivent dans le temps qualifié du Calendrier. Parmi différentes pistes, nous retenons la période-clé de leur consommation populaire, qui permet d'inclure l'oublieur et son jeu. Selon *Les Cris de Paris* des frères Bonnart (fin du xvii^e s.), elle se situe en saison froide²⁴, mais ce temps des oublies peut être précisé : elles se rattachent au Carnaval, et spécialement à Mardi gras. On les retrouve associées ou assimilées aux gaufres, leur variante améliorée, en compagnie d'autres pâtisseries marquant la fin de l'hiver, comme les crêpes de la Chandeleur. L'historien Amans-Alexis Monteil (1769-1850) situe ce rattachement dès le xiv^e s. et fait ainsi parler un oublieur médiéval :

*Mon frère, c'est dans le carnaval, au cœur de l'hiver, que nous gagnons quelque chose. Le couvre-feu a sonné, il est sept heures du soir [...]. Voilà le bon moment pour remplir notre coffre d'oublies, le charger sur les épaules et aller crier dans les rues : Oublies ! oublies !*²⁵

^[1] Le métier d'oublieur possède ses statuts avant celui de pâtissier, ils fusionnent autour des xv^e - xvi^e s. (voir ibid., p. 544).

^[2] Au point que la satire protestante n'hésitera pas à désigner les papistes, qui croient en la transsubstantiation, comme de vulgaires mangeurs d'oublies.

^[3] Voir Rolande Bonnain, art. cit.

^[4] Mesure d'une poignée d'oublies, que le marchand puisait dans son panier.

^[5] Dans L'Oublieux de Charles Perrault (1691), la jeune Louison confie à leur sujet : « Je n'en ai point vu encore. Je les entends tous les soirs qui crient : Où sont-ils ? Où sont-ils ? Ho, ho, hay ! Ils me font peur quelquefois. » (Charles Perrault, L'Oublieux, petite comédie en 3 actes, Paris, Académie des Bibliophiles, 1868, iii, 5, p. 65).

^[6] Sur cette confusion, voir Rolande Bonnain, art. cit., p. 550.

^[7] Voir Paul Sébillot, Légendes et curiosités des métiers, Paris, Flammarion, 1894-1895, chap. iii. Les Pâtisseries, gravure p. 21.

^[8] Rolande Bonnain, loc. cit.

^[9] L'anglais « coffin » l'empruntant alors spécialement en ce sens. Cela donne lieu à un couple de faux-amis antithétiques, le « couffin » désignant, en français moderne, un panier tressé aménagé en lit de nouveau-né. En outre, de manière immédiate à l'oreille mais indirecte et assez embrouillée pour l'étymologie, le nom de « corbillon » s'apparente à celui de « corbillard » qui prend, au xvii^e s., le sens de « voiture transportant un cercueil ».

^[10] Ibid., p. 548.

^[11] Mercure Galant, octobre 1692, p. 311.

^[12] L'expression « faire chanter l'oublieur » est devenue proverbiale, pour dire qu'on peut bien, pour peu qu'on y mette le prix, obtenir d'autrui tout ce que l'on voudra.



Loublieux, marchand nocturne, muni de sa lanterne et de son corbillon. Gravure de Jean Mariette (1660-1742) (Bibliothèque nationale de France)



Illustration d'Arnaud Descheemacker, 2021 (résidence au Creux de l'Enfer, Thiers)



Pieter Brueghel l'Ancien, *Le combat de Carnaval et de Carême* (détail), 1559, huile sur panneau de bois (Kunsthistorisches Museum, Vienne, Autriche)

Au XVI^e s., Rabelais mentionne ensemble « guaffres et Obélies » dans son portrait du monstre Quaresmeprenant²⁶, nom qui désigne, dans le folklore, une personnification de Carnaval en tant que cérémonie d'ouverture²⁷. Dans la peinture flamande de la même époque, des pâtisseries similaires font partie de l'iconographie des Jours gras. Dans son *Combat de Carnaval et Carême* (1559), Brueghel figure abondamment ces oublies-gaufres, ainsi qu'une femme qui les cuit aux fers et leur marchand ambulante : l'ensemble se trouve exclusivement dans l'espace carnavalesque, sur la partie gauche du tableau. Enfin, dans des formes plus tardives du folklore, ce rôle cérémoniel ne laisse pas que des miettes : Arnold Van Gennep le relève par des chants tels que « Mardi-Gras, ne t'en vas pas – Nous ferons des gauff²⁸ ».

Carnaval recueillant les oublies égarées dans le temps profane, la translation qui s'opère de Pâques à cette période et à son apogée finale mérite d'être soulignée. Les deux fêtes sont liées : c'est la date de Pâques qui détermine rétrospectivement celle de Mardi gras. Mobiles dans l'année solaire parce qu'elles se rattachent aux cycles de la lune, elles encadrent la période « maigre » de Carême, respectivement comme son lendemain et sa veille²⁹. Les oublies participent d'une abondance pâtissière associée à l'alimentation carnée de Carnaval, tandis que l'hostie se voit concurrencée, comme symbole alimentaire du Christ, par l'agneau pascal qui marque le retour de la viande. Ce transfert calendaire semble alors ne rien devoir au hasard, à moins d'entendre le terme en son étymologie : jouer aux dés faisait partie des rites festifs qui marquaient les Jours gras. Si l'oublieur y trouvait une période idoine, la distinction des oublies profanes implique intrinsèquement cette remontée du temps cyclique, à rebours de Carême.

Les Jours gras n'intègrent pas seulement l'effervescence licencieuse des jeux de hasard et le plaisir gustatif des produits pâtisseries. Il s'agit d'une transition saisonnière, où l'espace et le temps s'ouvrent et où les frontières entre les mondes se dissolvent. Dénoncées ou tolérées par l'église, les coutumes qui l'informent véhiculent d'anciennes conceptions religieuses, en partie assimilées aux traditions chrétiennes. Ce sont ces survivances qui permettent de saisir la raison symbolique du transfert des oublies dans le temps calendaire. À travers elles perdure un mythe de résurrection annuelle, qui fait aussi intervenir les esprits des défunts. Si le sens de la messe, rite des hosties, tient à ce qui se joue pour le Christ à Pâques, c'est Carnaval, plus spécialement Mardi gras, qui éclaire le cérémonial des oublies séculières.

En cette période, inaugurale et augurale « à la naissance de l'année nouvelle, juste avant le réveil de la nature³⁰ », la terre, jusqu'alors dure et froide, commence à se réchauffer pour s'ouvrir. Les premiers vents de février doivent évacuer l'hiver : ils annoncent le retour du printemps et présagent des vents de l'année qui vient. Or, selon l'enquête que Claude Gaignebet a consacrée à la « religion de Carnaval », ces souffles pouvaient aussi s'assimiler aux âmes des morts de l'année qui s'achève. Il rappelle notamment, citant les *Fastes* d'Ovide, que « *Februarius* [février] dérive de *Februa* : lustrations, cérémonies expiatoires "parce qu'on apaise alors les mânes des morts, et que la vie recommence plus pure"³¹ ». Une logique et un enjeu similaires perdurent en Carnaval : c'est à cette condition d'évacuer les âmes des morts que la vie pourra renaître au printemps, au temps de Pâques. Elles parcourent alors la surface de la terre, réglant au passage leurs comptes avec les vivants : les processions carnavalesques, impliquant l'usage du masque³² et la pratique de la quête, s'identifient en partie à cette traversée³³.

L'assimilation des morts à des vents, diffus dans l'air du temps, éclaire la promotion des jeux de hasard en cette période, et le rôle divinatoire qui pouvait s'y attacher³⁴. Lancer les dés revient à les confier à ces souffles, pour se les rendre propices et réguler une économie sociale qui se joue entre la vie et la mort. Les pratiques de l'oublieur participent de ce complexe de représentations et d'opérations symboliques. Brueghel ne s'y trompe pas, qui figure en Carnaval, outre un duo de « rouleurs de sabots » s'éclairant d'une lanterne³⁵, le marchand de gaufres jouant sa marchandise : son geste indique qu'il vient juste de lancer les dés.

Il se signale aussi par les pâtisseries qu'il porte à son bonnet, son panier attaché à la taille, et par un accessoire qui interroge dans son accoutrement : il porte sur le dos un petit miroir convexe. Le détail ne semble pas réaliste, eu égard au caractère précieux et luxueux de l'objet, qui fonctionnerait plutôt comme une clé symbolique. Il ne saurait, en tout cas, impliquer ici le rôle de surveillance et d'ostentation bourgeoise du « miroir de banquier » qu'on voit dans le portrait des époux Arnolfini par Van Eyck. En revanche, les miroirs véhiculent de nombreuses superstitions où l'on retrouve la divination, ainsi que les apparitions des morts³⁶. Ces connotations magiques s'attachent tout particulièrement aux miroirs convexes, qu'on qualifie encore d'« œil de sorcière ». Sur le dos du marchand de gaufres, jouerait-il le même rôle médiumnique que le plat que faisait tourner son confrère oublieur ?

26 *Quart Livre* [1552], chap. xxxii, in *Tout Rabelais*, éd. Romain Menini, Paris, Mollat, coll. « Bouquins », 2022, p. 1066-1067.

27 Michel Feuillet, *Le carnaval*, Paris, Éditions du Cerf – Fidès, 1991, p. 16.

28 Arnold Van Gennep, *Le folklore français*, vol. 1, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 956. Au XVIII^e s., les marchandes de plaisirs, qui prennent la relève des oublieurs, en faisant dans leur cri allusion au cocuage, impliquent encore un thème dans la pure veine carnavalesque. Elles jouent alors de l'équivoque entre le symbole des cornes et la forme de cornet de leurs pâtisseries, qui pouvait rappeler ceux employés pour le lancer de dés : « Régalés (sic) vous à peu de frais / Voilà le plaisir des dames / Pour vos maris, j'ai des Cornets / Pour vos amants des Colifichets / Venez choisissez filles et femmes / Voilà le plaisir des Dames / Voilà le plaisir » (J.B. Sevestre-Le Blond, « Les Véritables cris de Paris », d'après Rolande Bonnain, art. cit., p. 551).

29 Pâques se tient le dimanche qui suit la première pleine lune (ecclésiastique) postérieure à l'équinoxe de printemps (21 mars), soit entre le 22 mars et le 25 avril. Carême (*Quadragesima*) est la « quarantaine » des jours qui la précèdent. Mardi gras se trouve alors 40 jours et 7 dimanches (non jeunés) avant Pâques, ce qui représente approximativement une lunaison et demie. Il se situe en lune croissante, entre le 3 février et le 9 mars.

30 Michel Feuillet, *op. cit.*, p. 15. Avant la réforme julienne, l'année romaine commençait au 1^{er} mars, ce que rappellent les noms des mois de septembre à décembre. C'était également le cas dans de nombreuses provinces françaises aux VI^e-VIII^e s. Au début du XVI^e s., on trouve également le 25 mars, jour de l'Annonciation, ou encore la date de Pâques. En France, le début de l'année n'est fixé au 1^{er} janvier, par édit royal, qu'à la fin du XVI^e s.

31 Claude Gaignebet et Marie-Claude Florentin, *Le Carnaval. Essais de mythologie populaire*, Paris, Payot, 1974, p. 21.

32 On fait remonter le mot « masque », d'origine incertaine, « à un mot italique très ancien, *maska*, qui servait à désigner l'âme du défunt et l'esprit bienfaisant ou malfaisant avec lequel elle pouvait se confondre » (Michel Feuillet, *op. cit.*, p. 90).

33 Voir notamment Claude Gaignebet et Marie-Claude Florentin, *op. cit.*, p. 31, p. 59 ; André Varagnac, *Civilisation traditionnelle et genres de vie*, Paris, Albin Michel, 1948, p. 84 et suivantes, p. 250 et suivantes.

34 Avant de lancer les dés, il est courant de les « chauffer » en les secouant dans ses mains ou un cornet, mais encore de souffler dessus, pour les animer d'une volonté qui soit conforme à nos souhaits.

35 L'expression désigne des joueurs effrénés qui, de taverne en taverne, parcourraient les rues, s'affrontant aux dés à chaque rencontre (Voir Claude Gaignebet, « Le combat de Carnaval et de Carême », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 27^e année, n^o 2, 1972, p. 332).

36 Il s'agit, par exemple, de recouvrir les miroirs d'un drap à la suite d'un décès – afin d'éviter que le défunt n'y apparaisse et se retrouve ainsi « piégé » dans son reflet.

La scène qu'il compose avec son parieur, dans l'angle inférieur gauche du tableau, est très proche du défilé de Carnaval, personnifié par un boucher chevauchant un tonneau. Parmi les étranges figures de cette procession, on en trouve une au visage grîmé, peut-être blanchi de farine, qui tient un plat de gaufres quêtées. Coiffée d'un édreton, elle porte un collier d'œufs sur un manteau de paille. Ce costume se retrouve dans les carnivals de pays slaves, encore actuellement. Il est porté par une effigie, appelée la Morana : elle représente l'hiver et s'identifie, nommément, à la Mort³⁷. Bénéficiaire, dans le tableau de Brueghel, de gaufres offertes sur son passage, c'est cette figure inquiétante qui trouverait son reflet dans le miroir placé au dos de leur marchand.

En tant qu'« œil qui voit tout », le miroir circulaire et convexe pouvait non seulement véhiculer des connotations magiques, mais également, comme symbole, un sens théologique³⁸. Dans son étude iconographique du *Combat de Carnaval et Carême*, Claude Gaignebet interprète la composition comme une représentation spatialisée du temps : elle présente, à travers la succession des rites populaires sur une même place de village, une période calendaire qui s'étend de Noël jusqu'à Pâques³⁹. Par ses propriétés optiques, le miroir du marchand de gaufres refléterait donc, virtuellement, une séquence qui couvre presque l'intégralité de la vie humaine du Christ. On se demande alors dans quelle mesure Brueghel associe, au cœur de Carnaval, le marchand de pâtisseries au dieu des chrétiens.

Les travaux des folkloristes inclinent à considérer que la résurrection christique connaît des prémices, voire un préalable qui s'opère au temps de Carnaval : dans cette perspective, Pâques marque seulement la seconde fois où l'être surnaturel, qui conduit les âmes vers le ciel, revient à la vie après un temps de mort. La clé antérieure de Mardi gras se situe le 3 février, à la saint Blaise, patron des maux de gorge et des bêtes sauvages ; c'est aussi, selon Rabelais, la date de naissance du géant Gargantua. Elle se trouve au lendemain de la fête fixe (solaire) de la Chandeleur, « fête introductive par excellence du carnaval⁴⁰ » qui célèbre la Purification de la Vierge et la présentation au Temple de l'enfant Jésus. Or ces dates s'identifient, sur une aire géographique qui va des Pyrénées jusqu'aux confins asiatiques de l'Europe, à celle de la dés-hibernation de l'ours⁴¹. Des dictons, des contes et des rites élaborés accompagnent sa sortie. Célébré en marge du christianisme, ce jour de l'ours porterait la mémoire de cultes préhistoriques. Cette résurrection sauvage signalait naturellement la fin de l'hiver et, mythiquement, la provoquait.

Des « jeux de l'ours » mettaient en scène un (homme déguisé en) ours, qui sortait de la forêt pour attaquer la communauté humaine⁴². Poursuivi par des chasseurs, il était battu et tué, ou bien tombait comme pris d'une mort subite ou d'une maladie. Un « oursaire » venait le guérir et lui redonner vie puis on l'humanisait par le rasage de sa peau. Parfois c'est l'homme sauvage ou « vert », vêtu de feuillage et armé d'une massue qui jouait un rôle analogue : on le retrouve, précisément à la Chandeleur, dans le tableau de Brueghel⁴³. Ainsi,

Le jeu de l'ours représente en une métaphore théâtrale le réveil de la nature à la vie, et [...] correspond à un rite de résurrection pour toute la communauté. [...] Les tribulations de l'ours qui finalement meurt pour ressusciter transfiguré ne sont pas sans rappeler la Passion du Christ et sa victoire sur la mort pour le salut de l'humanité. L'épisode, issu d'une mythologie populaire extérieure au christianisme, accompagne [...] la symbolique liée au cycle pascal⁴⁴.

Une des principales légendes qui s'y rattachent explique que lorsque l'ours se réveille, il sort de sa grotte pour observer le ciel⁴⁵. On dit qu'« à la Chandeleur, l'hiver se meurt ou prend rigueur ». Si le soir est sombre, c'est qu'on est en lune nouvelle et qu'alors la saison froide est finie. L'ours peut dés-hiberner et doit évacuer les vents qui se sont formés tout l'hiver dans son ventre. Pour cela, il expulse le bouchon fécal qui s'est formé dans son rectum et il pète, c'est une réalité physiologique. Ce pet de l'ours est le « souffle de printemps », la libération des vents qui évacuent l'hiver mais qui s'identifient aussi de manière assez ambivalente aux morts, qui doivent quitter ce monde l'âme en paix, et en pet. Si, en revanche, le soir était clair, en lune décroissante ou pleine, alors l'hiver allait se raffermir et l'ours rentrait hiberner pour une durée de quarante jours supplémentaires. Cette durée correspond à la quarantaine de Carême, aussi, dans ce cas, la dés-hibernation définitive de l'ours coïncide avec la résurrection du Christ – en quoi, comme le souligne Claude Gaignebet, les deux figures psychopomps tendaient, dans la mythologie populaire, à s'identifier⁴⁶.

L'interprétation qu'il donne de ces coordonnées précise les conditions requises pour la traversée des âmes. Il fallait que la lune soit en phase croissante, afin qu'elle les aspire de la terre et que le soleil, dans son cycle annuel, se trouve dans la Voie lactée, où elles poursuivaient leur ascension céleste⁴⁷. La nuit du 2 au 3 février, lorsque ce jour était celui de Mardi gras, représentait le moment le plus propice à cet enjeu crucial des jours carnavalesques⁴⁸. La Chandeleur fait intervenir, à ce sujet, des rites

37 Voir Claude Gaignebet, art. cit., p. 335.

38 Le théologien et mathématicien Nicolas de Cues (1401-1464) décrit ainsi Dieu comme un « miroir vivant » : « l'angle décrit par ton œil, mon Dieu, n'est pas limité dans l'espace mais est infini ; il est le cercle, plus encore : la sphère infinie. Car ton regard est l'œil de la sphéricité et de la perfection infinie. Il voit donc toutes choses dans un mouvement circulaire et d'en haut et d'en bas en même temps. » (Nicolas de Cues, *Le Tableau ou la vision de Dieu*, Paris, Éditions du Cerf, 2009, p. 48).

39 Claude Gaignebet, art. cit., p. 342.

40 Michel Feuillet, op. cit., p. 52.

41 Le sens chrétien de la fête correspond aux relevailles de la Vierge, terme de la quarantaine de convalescence qui a suivi son accouchement, ce qui suppose également le retour de ses règles. Leurs noms de « menstrues » et de « catiminis » renvoient respectivement par le latin et le grec, au « mois » : *mensis*, *mēn*, issus du nom de la lune et du mois lunaire en proto-indo-européen (**mēnōt*, gen. **mēneses*). Or, outre les « lunes », les règles sont aussi appelées, dans le langage populaire, les « ourses ». L'origine de cette appellation est obscure, une des explications la rattachant aux cultes féminins d'Artémis, déesse-ourse selon l'étymologie de son nom, intimement associée ou identifiée à la lune et qui préside aux accouchements. Au site sacré de Brauron qui lui était dédié, les femmes procédaient à des offrandes votives de ceintures, pagnes ou culottes imprégnées de sang menstruel ou de lochies (voir Odile Tresch, *Rites et pratiques religieuses dans la vie intime des femmes d'après la littérature et les inscriptions grecques*, thèse de doctorat en études grecques, sous la direction de Laurent Dubois, EPHE, 2001). Au 2 février, réapparaissent ainsi les « ourses » de la Vierge, dont les reliques de la ceinture, qu'on trouve en divers pays, notamment en Grèce au mont Athos, sont elles-mêmes censées favoriser les accouchements.

42 Voir Michel Praneuf, *L'ours et les hommes dans les traditions européennes*, Paris, Imago, 1989, p. 57-78.

43 Voir Claude Gaignebet, art. cit., p. 329-331. Brueghel a également consacré une gravure datée de 1566 à ce personnage, qui se rattache à l'histoire de Valentin et Orson.

44 Michel Feuillet, op. cit., p. 75.

45 Voir Michel Praneuf, op. cit., p. 128-130; Claude Gaignebet et Marie-Claude Florentin, op. cit., p. 29.

46 Voir *ibid.*, p. 123.

47 Voir *ibid.*, p. 31-32.

48 « Que fait l'ours qui sort de son refuge le 2 février ? [...] il tente de raccorder les calendriers solaire et lunaire » (*ibid.*, p. 29).



Gravure de François Desprez, in *Les Songes drolatiques de Pantagruel, ou sont contenues plusieurs figures de l'invention de maître François Rabelais, et dernière oeuvre d'iceluy pour la récréation des bons esprits*, Paris, Richard Breton, 1565.

Figure ursine jouant de la flûte. La courbe de la plume ornant son instrument peut évoquer un croissant de lune. Claude Gaignebet a montré en quoi les figures de Gargantua, de l'ours et de saint Blaise s'articulent avec le thème des souffles et des vents – association explicite en contexte germanique, où le nom du saint a été rapproché du verbe *blasen* : « souffler », à propos du vent ou d'un instrument de musique (Claude Gaignebet et Marie-Claude Florentin, op. cit., p. 118)



Palette d'un moule à gaufre au soleil rayonnant, entouré de deux quartiers de lune. Planche tirée de Bernard Prévot, op. cit., p. 181



Détail d'une palette de moule à gaufre. Un ours y joue de la flûte, à proximité d'une étoile. L'ours est ainsi associé au souffle, au vent, au ciel nocturne.

Détail d'une planche tirée de Bernard Prévot, *Décor et symboles des gaufriers du Perche du XV^e au XX^e s.*, 1^{re} partie, du XV^e au XVIII^e s., Saint-Martin-de-la-Lieue, Éditions du Cabinet d'expertises, 1995, p. 127



Découverte par l'évêque de l'hostie cachée dans la ruche. Miniature tirée du manuscrit du *Livre du bien universel selon la considération des mouches à miel* (1372), traduction française anonyme du *Bonum universale de apibus* de Thomas de Cantimpré, copié par Henri de Trevou (KBR, ms. 9507)

pâtisseries⁴⁹. Par exemple, en tenant fermement une pièce d'or dans la main gauche, il faut, d'un geste vif de la main droite, retourner la crêpe dans sa poêle, afin de l'assombrir des deux côtés. Réussir l'opération est signe de bonne fortune. Par magie sympathique, il s'agit d'assurer la coïncidence du cycle solaire à dates « fixes » (la pièce d'or) et du cycle lunaire à dates « mobiles » (la crêpe) – puisque la lune devait être toute nouvelle pour que l'ours ressuscite, que les morts s'en aillent et qu'advienne le printemps⁵⁰. S'il fallait, de fait, cuire la crêpe pour la manger, Claude Gaignebet souligne la conscience religieuse qui s'attachait à sa consommation⁵¹, la qualifiant alors d'« hostie » populaire⁵². En faisant intervenir un lancer et la chance, de la monnaie et des pâtisseries d'origine religieuse, le jeu aux oublies n'est pas éloigné de ces considérations.

L'oublieur – dont il fallait faire sortir les oublies du corbillon grâce aux dés – se présente lui-même comme un être médiateur, sacrificiel et psychopompe; il renferme, dans son panier-corps, des victuailles qui incarnent les esprits des morts. S'il devait libérer toutes ses oublies d'un coup, en faisant don de son panier, il connaissait une mort passagère, suivie d'une résurrection. Son image symbolique apparaît si l'on superpose, et fait jouer entre elles celles du dieu chrétien et de l'ours mythique. Tandis que l'oublieur paraît s'agrèger des traits christiques, issus de l'origine des *oblata*, et ursins par son rattachement au Carnaval, la translation calendaire des oublies suppose l'altérité et la parenté profonde de ces divinités.

De l'hostie de messe à la gaufre carnavalesque, le destin des oublies doit beaucoup aux modifications de sa recette, non seulement par le gras d'origine animale, mais encore par le miel. Aliment et conservateur alimentaire imputrescible, le miel est, avec l'or et le soleil, notamment dans la symbolique chrétienne, une image archétype de sainteté et d'immortalité⁵³. Dans la recette des oublies, il pourrait alors rappeler, en s'y substituant,

la fonction sacrée de ces pâtisseries. Au XIII^e s., des *exempla*, récits brefs destinés à l'édification des fidèles, semblent en quelque sorte prédestiner les oublies profanes à l'ajout de miel. Dans l'un d'eux, des larrons sacrilèges ont volé dans l'église un ciboire contenant une hostie⁵⁴. Dans leur fuite, ils dissimulent dans une ruche cette hostie profanée. Son possesseur remarque ensuite que ses abeilles se sont mises à chanter, et qu'une lumière surnaturelle vient éclairer la ruche à minuit. Il en fait part à son curé, qui s'en réfère à l'évêque. Ce dernier se rend sur les lieux et soulève la ruche : les abeilles ont confectionné un ciboire de cire pour contenir l'hostie, alors rapportée en grande pompe à l'église. D'autre part, le nom même de la gaufre, issu du francique **wafra*, désigne à l'origine et jusqu'au XVI^e s., outre une sorte de gâteau, le rayon de miel qu'on peut extraire de la ruche⁵⁵. Son motif, à géométrie croisée, représente les alvéoles. Ne serait-ce alors primitivement l'ours – friand de miel et conducteur des âmes – qui l'aurait découverte et mangée lors de sa sortie d'hibernation, aux premiers jours de février ?

En dépit de la singularité qu'implique leur origine religieuse, les oublies ne constituent pas un cas particulier. Dans les faits, il est possible de procéder d'à peu près n'importe quoi, une pâtisserie, une date, un jeu, un animal... pour retrouver, dans l'espace infini de la culture anthropique, des coordonnées symboliques qui, comme les constellations célestes, forment des images et des histoires selon la nature même de notre esprit. Que ce soit la culture « élitare » ou « populaire » qui joue, le cas échéant, le rôle de conservateur ou bien de ferment finalement indiffère, pour autant qu'on prenne goût, comme Rabelais, à se nourrir à tous les râteliers. La seule question qui vaille revient à faire la part de l'ivraie et du bon grain, distinguer ce qui tend à limiter nos manières d'exister de ce qui se révèle comme pouvoir d'émancipation. C'est ce qu'enseigne, peut-être, la mémoire paradoxale de l'oublieur, dont nous avons cherché à ressusciter quelques fragments perdus.

49 Voir Arnold Van Gennep, *op. cit.*, p. 949-950.

50 Toute l'enquête de Claude Gaignebet sur le carnaval tend à démontrer que les traditions populaires du Moyen Âge ont préservé un ancien système calendaire suivant les cycles de la lune, superposé au calendrier soli-lunaire chrétien, selon des « mois » proprement dit, correspondant à une lunaison et demie ramenée à quarante jours. Ce rythme lunaire renvoie aux quatre grandes fêtes celtiques (Samhain, Imbolc, Beltane, Lughnasadh) situées entre les solstices et les équinoxes – la période calendaire envisagée ici, début février, étant celle d'Imbolc, qui est essentiellement une fête de lustration. Coordonner l'année solaire et l'année lunaire, qui n'ont pas le même nombre de jours, mais presque, est un problème anthropique universel, auquel se rattachent de très anciennes conceptions sacrées de la nature du temps.

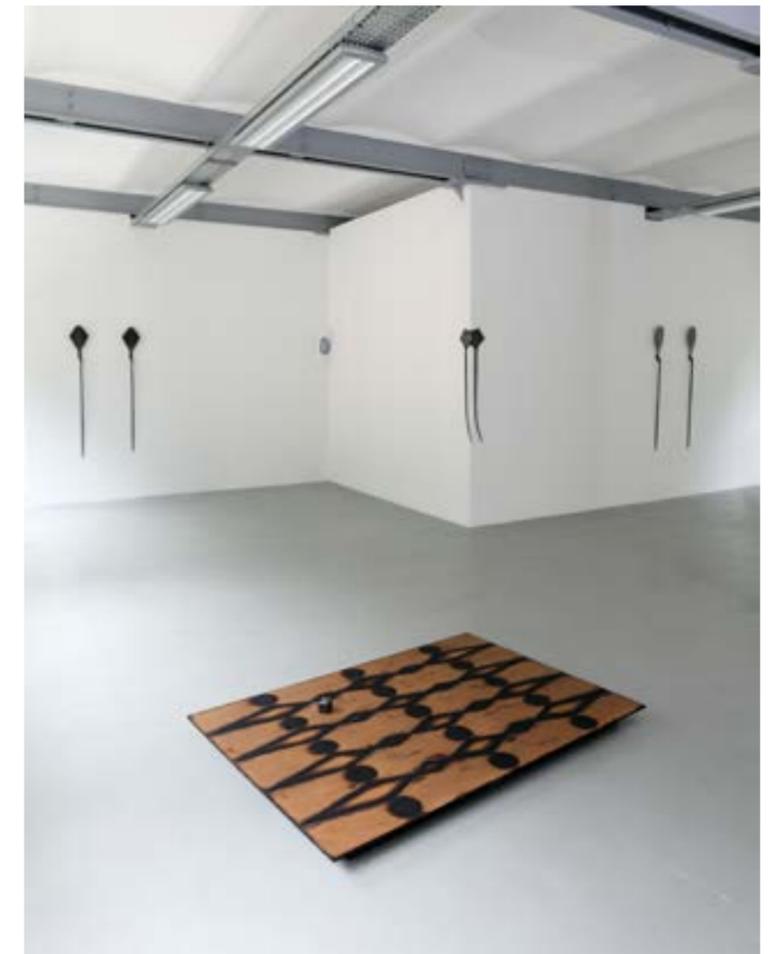
51 Voir Arnold Van Gennep, *op. cit.*, p. 949.

52 Claude Gaignebet et Marie-Claude Florentin, *op. cit.*, p. 10.

53 C'est l'ambrosie, nourriture d'immortalité et « rayon céleste de miel », à laquelle est comparé Saint Ambroise, patron des apiculteurs, dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine (XIII^e s.). Son hagiographie miraculeuse raconte qu'alors qu'il n'était qu'un nourrisson dans son couffin, sa bouche servit de ruche à un essaim d'abeilles, avant qu'elles ne montassent si haut dans le ciel qu'on ne pût les distinguer (Jacques de Voragine, *La légende dorée*, vol. I, Paris, GF Flammarion, 1967, p. 286-287). Dans ses propres écrits, saint Ambroise rappelle la légende de la reproduction virginale des abeilles (*Des vierges*, I, 1040-1044) transmise avant lui par Virgile (*Géorgiques*, IV, 197-201). Cette conception immaculée, qui fait de l'abeille un symbole de la Vierge, était rappelée lors des annonces pascales. Dans la *Vigne mystique*, traité du XIII^e s. attribué à saint Bernard ou à saint Bonaventure, les abeilles représentent les âmes contemplatives aspirant à butiner, au cœur du Christ, les fleurs du Paradis (*Vitis mystica*, chap. XLIV). Dans ces allégories, il est toujours question d'une ascension des âmes, qui représente, comme on l'a vu, un enjeu essentiel au temps de Carnaval.

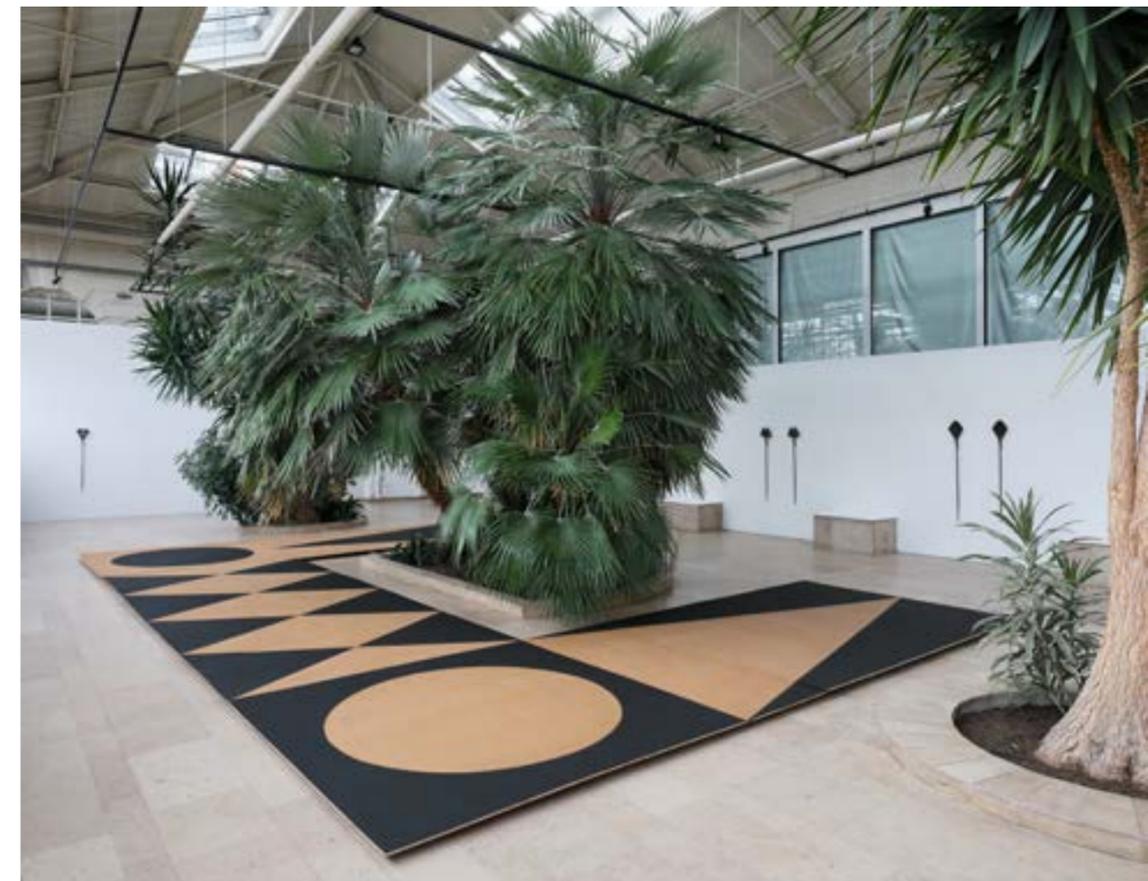
54 Voir Thomas de Cantimpré, *Le bien universel ou les abeilles mystiques* [Bonum universale de apibus, XIII^e s.], Bruxelles, Jean Vanden Horicke, 1650, p. 286.

55 Voir Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2006, art. « gaufre », et Rolande Bonnain, art. cit., p. 546-547.



Vue d'exposition à Lusine du May, Le Creux de l'enfer, juillet 2021, Thiers

Vue d'exposition à La Serre, décembre 2021, Saint-Étienne



Charlie Boisson remercie particulièrement Sophie Auger-Grappin, Sophie Chappat, Geneviève et Xavier Ehret, Pierre Pagès, Arnaud Descheemacker, Yoann Dumel-Vaillot, Elsa Vettier, Ludovic Jouet, Laetitia Pellegrini, Perrine Poulain, Cécile Breuil, Charlotte Auché, Aurélien Abrioux, Dominique Godivier, Nabil Benider, Valérie Lefebvre, Evelyne Oberson, Clément Boucheron, Geoffroy Gautier, Morgane Pasco, le Castor ainsi que toutes les personnes qui ont rendu possible cette aventure collective.

Crédits photographiques :
© Charlie Boisson / ADAGP, Paris, 2023 : couverture, p. 1-8 ; p. 10 (oubliés) ; p. 19-34 /
© Arnaud Descheemacker : p. 10 (travail de forge) ; p. 14 (illustration) /
© Morgane Pascot : p. 10 (marché de Thiers) /
© BNF : p. 14 (J. Mariette, *L'oublieux*) ; p. 17 (*Songes drolatiques de Pantagruel*, B. Prévot, *Décor et symboles des gaufriers du Perche du xv^e au xx^e s.*, 1^{re} partie, du xv^e au xviii^e s., Saint-Martin-de-la-Lieue, Éditions du Cabinet d'expertises, 1995, p. 127.) /
© KBR : p. 17 (*Livre du bien universel selonc la consideracion des mousches a miel*, ms. 9507) /
Domaine public (Wikimedia Commons) : p. 14 (P. Brueghel, *Le combat de Carnaval et Carême*).

Partenaires :

LE
CREUX
DE
L'EN-
FER
centre d'art
contemporain

Saint-Étienne
Ville créative design

Conception graphique : Vincent Gebel
Typographies : ITC Clearface Pro, Arial narrow et Cheee
Papier : Novatech matt 200 g/m²
Novatech matt 115 g/m²
Munken Print 1.5 white 80 g/m²
Impression : Graphius, Gand
Édition de 400 exemplaires

© Collection Objet d'étude, éditions Les commissaires anonymes, 2023.
Direction de la collection : Victoria Calligaro & Vincent Gebel
lescommissairesanonymes.fr
32 rue Mercière, 71250 Cluny
ISBN : 978-2-9591389-0-4
Dépôt légal : 4^e trimestre 2023



Une circulation sur les chemins fantômes d'un métier disparu,
éclairée d'une enquête de Yoann Dumel-Vaillet,
hantée par les mots d'Elsa Vettier, illustrée par les curiosités
de Charlie Boisson et présentée par Sophie Auger-Grappin.



Objet d'étude

Prix : 12 € TTC
ISBN : 978-2-9591389-0-4

